Alice MARTIN

Sous les Obus et dans les caves

NOTES D'UNE BOMBARDÉE DE REIMS

EXTRAIT DU *CORRESPONDANT*

Deuxième Édition



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
117, RUE DE RENNES, 117

1914

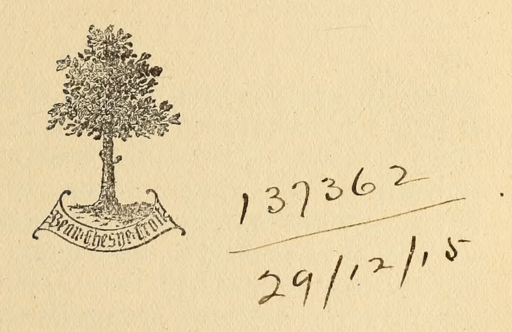
Alice MARTIN

Sous les Obus et dans les caves

NOTES D'UNE BOMBARDÉE DE REIMS

EXTRAIT DU *CORRESPONDANT*

Deuxième Édition



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
117, RUE DE RENNES, 117

1914

SOUS LES OBUS ET DANS LES CAVES

NOTES D'UNE BOMBARDÉE DE REIMS

Septembre-Octobre 1914.

« Nous aurons Reims, ou nous le bombarderons. » Ce mot d'un blessé allemand à une infirmière rémoise, au début de l'occupation de la ville par l'armée ennemie, résume bien le caractère de la guerre telle que l'entendent les soldats de Guillaume.

Prendre, ou détruire, détruire surtout, à cela se résumaient les ambitions des vandales du quatrième siècle; l'idéal de leurs descendants ne s'est pas modifié. C'est pourquoi, partout où ils ont passé, ils ont bombardé, non par nécessité stratégique, non pour faire un pas en avant, mais pour laisser des ruines derrière eux.

*
* *

Rien n'avait fait prévoir le premier bombardement de Reims. Le 3 septembre, des officiers allemands étaient venus à l'Hôtel de Ville pour s'assurer qu'il ne restait plus dans notre cité ni un soldat français ni une arme, et ils avaient annoncé pour le lendemain l'entrée pacifique de leurs troupes dans la ville ouverte et désarmée.

Aussi, le 4 septembre, avions-nous commencé à vaquer à nos occupations habituelles, sans autre appréhension que l'attente pénible du défilé de l'armée allemande, quarante-quatre ans jour pour jour après l'entrée des Prussiens à Reims en 1870. Mais les circonstances étaient différentes : aucun Sedan n'avait cette fois précédé leur arrivée, et leur occupation d'aujourd'hui, nous en avions la conviction, ne pourrait être de longue durée.

A neuf heures et demie du matin, retentit soudain une loin-

taine détonation, bientôt suivie d'une autre, puis d'une troisième.

Dans la rue, les voisins étaient sortis sur le pas de leur porte et échangeaient leurs opinions : « On fait sauter les ponts du chemin de fer ». « C'est une salve que tirent les Allemands pour célébrer leur entrée ». « Non, ce n'est pas le canon, ce sont des bombes. »

Un long sifflement strident suivi d'une formidable explosion mit fin aux commentaires : chacun referma précipitamment sa porte. Il n'y avait plus de doutes à avoir : c'était bien un obus. Reims, ville ouverte et désarmée, Reims était bombardée!

Au premier moment, la stupéfaction, puis l indignation et la révolte l'emportèrent sur l'effroi : « Quelle mauvaise foi! Et voilà ce qu'ils appellent une entrée pacifique! » Puis l'inquiétude monta. « Combien de temps cela va-t-il durer? »

Cela dura environ quarante minutes. Pendant quarante minutes le coup de fouet cinglant des obus passa au-dessus de nos têtes, l'éclatement des bombes fit trembler les volets fermés et vibrer les vitres des fenêtres ouvertes.

Oh! ce sifflement de l'obus qui soudain vous arrête le cœur, suspend la respiration, vous recroqueville les entrailles, dans l'attente, si brève et pourtant si angoissante, de l'éclatement qui va suivre! Et quand la terrible détonation s'est produite, l'instant de détente avec la pensée égoïste : « Celui-ci n'est pas encore pour nous. »

Ils n'étaient pas longs, nos instants de détente pendant cette grêle de 380 projectiles environ lancés en trois quarts d'heure. Aussi, quand brusquement le feu s'arrêta, nous eûmes d'abord quelques instants d'anxiété et de méfiance : sûrement, le tir allait recommencer. Puis, les voisins rouvrirent leur porte, empressés de se communiquer leurs impressions, la circulation se rétablit, et, enfin, mon frère vint nous rassurer : il venait de l'hôtel de ville, on n'avait plus rien à craindre, ce bombardement était le résultat d'une erreur, une méprise des Allemands qui ne se reproduirait pas. L'histoire éclaircira peut-être quelque jour l'aventure des parlementaires disparus, prise pour prétexte de cet assaut d'artillerie qui fit une soixantaine de victimes, de nombreux blessés et détruisit tant d'habitations. Tout prétexte devait sembler bon aux Allemands pour terroriser, avant de s'y installer, une ville qui, malgré les nombreux départs, comptait encore une population importante.

Un major allemand visitant notre hôpital de la Croix-Rouge, quelques jours après, eut beau déplorer devant nous, le sourire

aux lèvres, « cette malheureuse hasard » qui avait causé le bombardement de Reims, et exprimer sa joie que notre « belle cathédrale n'ait pas été atteinte », nous ne sommes pas dupes de ces protestations, et les nombreuses bombes dont tout le quartier avoisinant la basilique a été gratifié prouvent que si les Allemands ne l'ont pas plus endommagée ce jour-là, ce n'est pas faute de l'avoir visée.

*
* *

Après cet avertissement donné aux Rémois, les Allemands se tinrent pour satisfaits et s'installèrent paisiblement dans notre ville. Les casernes et les bâtiments vides leur suffisaient et ils logèrent peu chez l'habitant.

On rencontrait des groupes de grands gaillards en uniforme réséda, martelant les trottoirs de leur pas lourd, l'air désœuvré et les bras chargés de victuailles. Les charcuteries ne désemplissaient pas. Ils payaient correctement leurs achats et les gens du faubourg, oubliant déjà les obus reçus, disaient avec indulgence : « Vous savez, ils ne sont pas méchants ! »

Non, ils n'étaient pas méchants ces grands diables désœuvrés. Ils n'étaient pas méchants non plus les blessés allemands qui, maintenant, remplissaient notre hôpital. Et le soir, lorsque les soldats se réunissaient pour chanter des chœurs d'un caractère semi-religieux, semi-guerrier, leurs voix et leurs chants étaient si graves et si recueillis que même les Français en étaient émus.

Non, ces hommes n'étaient pas méchants, mais c'étaient « les ennemis »; le son de leurs bottes pesantes dans la rue nous écrasait le cœur, et nous allions bientôt éprouver que si, grâce à l'attitude calme et digne de notre maire, ils s'étaient montrés des hôtes supportables, ils n'en restaient pas moins de sauvages envahisseurs.

J'en eus le sentiment pénible, un soir, à l'hôpital. Toutes les infirmières étaient parties et je restais seule en attendant les gardes de nuit. Le gaz qui, depuis quelques jours, brûlait mal, n'avait pas voulu s'allumer et notre immense salle n'était éclairée que par deux petites veilleuses. Je frottais nos instruments de chirurgie devant la table centrale, au milieu de mes trente-trois blessés, qui, pour la plupart, étaient debout, errant autour de moi. La nuit tombait, mais, du côté du sud, le ciel flamboyait de lueurs d'incendie : ce devait être un village qui brûlait dans la vallée de la Vesle. A travers les fenêtres, de l'autre côté, je

voyais s'élever, à intervalles réguliers, des fusées gigantesques, et mes Allemands, vivement intéressés, discutaient à voix basse la signification de ces signaux de leur armée. Et je pensais, le cœur étreint d'angoisse, à ce malheureux village embrasé, à toutes les destructions et à tous les deuils que préparaient ces signaux. Et cependant j'étais là, seule, au milieu de ces trente-trois Allemands et je savais que je n'avais rien à craindre d'eux. Aujourd'hui, c'étaient des hommes paisibles. Mais, hier, ils avaient, eux aussi, incendié des villages, et demain, quand ils seraient guéris, ils obéiraient encore aux ordres de leurs chefs pour bombarder des villes et pour massacrer les habitants... Je sortis ce soir-là de l'hôpital avec le pressentiment que ce calme présent ne durerait plus longtemps, et que les Allemands n'avaient pas encore vidé sur Reims tout leur sac.

*
* *

Mais que se préparait-il? Nous ne pouvions pas le savoir, car, depuis l'occupation allemande, nous étions complètement sevrés de nouvelles : la poste et le télégraphe ne fonctionnaient plus, la circulation hors de Reims était impossible, les journaux rémois avaient cessé de paraître. Nous ignorions tout de l'extérieur, et cet isolement absolu du reste du monde n'était pas l'une de nos moindres épreuves. Ce ne fut que le 11 septembre que nous apprîmes l'élection de Benoît XV, encore n'avons-nous su que longtemps après lequel des membres du Sacré-Collège avait pris ce nom. Pourtant, à partir du 8 septembre, le *Courrier de la Champagne*, l'un des quotidiens de Reims, sur l'injonction de l'autorité allemande, reprit sa publication. Mais il ne donnait que des nouvelles locales et devait se garder de toute appréciation sur les faits et gestes des Allemands. Et cependant, la lecture du journal est devenue, à notre époque, un tel besoin, que cette pauvre petite feuille qui ne pouvait rien nous apprendre, fut accueillie avec joie. Elle donnait la liste détaillée des dégâts et l'énumération des victimes du bombardement : il ne déplaisait pas aux autorités teutones qu'on étalât aux yeux du public le mal que l'armée du kaiser était capable de faire.

Ce que le journal ne disait pas, les Allemands nous l'apprirent malgré eux : dans la nuit et la journée du 10 septembre, des blessés allemands commencèrent à arriver en grand nombre et remplirent tous les hôpitaux de la ville; 800 furent amenés à Reims ce jour-là. Ceux de notre hôpital nous dirent avoir été blessés du côté

d'Epernay, où se livrait une grande bataille qui n'était pas encore terminée. Quelle en serait l'issue pour nous? Puis, par un journal allemand du 3 septembre que lisait un de ces blessés, nous arrivèrent de troublantes nouvelles : cette feuille portait en gros caractères : *Die Flucht der französischen Regierung nach Bordeaux. — Poincaré's Trauerfahrt nach Bordeaux* (La fuite du gouvernement français à Bordeaux. — Convoi funèbre de Poincaré vers Bordeaux). Malgré notre légitime méfiance des nouvelles de source allemande, cette information nous inquiéta. Si vraiment le gouvernement s'était transporté à Bordeaux, Paris était donc menacé?

Heureusement, notre anxiété ne fut pas de longue durée. A partir du jeudi 10 septembre, des files interminables de charrettes, de fourgons, d'automobiles et d'autobus allemands commencèrent à traverser Reims, non plus comme les jours précédents du nord-est au sud-ouest, allant vers Paris, mais du sud au nord [1]. Le défilé continua toute la journée du vendredi. Des régiments suivirent les voitures, traversant la ville sans s'arrêter; ce n'était pas une débandade, mais c'était à coup sûr une retraite. Le samedi matin, un sous-officier prussien vint faire évacuer tous les blessés allemands valides; décidément, *ils* se préparaient à partir. Puis, à onze heures, une canonnade furieuse commença tout près de nous, dans la direction du sud-ouest, et, toute la journée, ce fut un fracas d'artillerie formidable.

L'angoisse était inexprimable. Qu'augurer de cette rafale de coups de canon? Assurément, une grosse partie se jouait à nos portes; nous savions que Reims serait l'enjeu, mais qui serait le gagnant?

Cependant les troupes allemandes continuaient à se retirer. A cinq heures, mon frère vint nous annoncer que les Allemands avaient quitté l'Hôtel de Ville, emmenant cent otages, qu'ils relâchèrent une fois hors de Reims. Etaient-ils donc partis pour tout de bon? Nous osions à peine le croire. Le soir, une immense lueur nous apprenait que, pour adieu, ils avaient mis le feu au parc à fourrage.

Etait-ce leur adieu définitif et ne devions-nous plus avoir de rapports avec eux?...

*
* *

Le dimanche 13 septembre, une rumeur joyeuse au dehors me réveille : je cours à la fenêtre. Toute la population du quartier est

[1] L'une de ces voitures portait cette inscription caractéristique : *Wilhelm der IIte, Kaiser der Welt* (Guillaume II, empereur du monde).

dans la rue, on s'interpelle : « Les voilà! ce sont eux! »

Hier, on disait : « Ils » s'en vont; aujourd'hui, on dit : « Ils » arrivent, mais l'accent est si différent, qu'on ne peut s'y tromper : ceux qui sont partis c'étaient les oppresseurs, les étrangers; et ceux qui reviennent, ce sont les nôtres, nos soldats, nos Français! Et au bout de la rue, je vois avec émotion défiler les pantalons rouges de nos petits troupiers.

A l'approche des Allemands, beaucoup de Rémois avaient quitté Reims, et, certes, ils avaient évité ainsi des heures de terreur et des jours d'humiliation bien douloureux. Mais comme en ce moment je les plains! comme je les plains d'avoir perdu l'une des plus grandes joies qu'il m'ait été donné d'éprouver : voir le retour de l'armée française après neuf jours d'occupation allemande.

Cette joie dura sans mélange une partie de la journée. Après les fantassins, ce furent des artilleurs, des chasseurs à cheval. On les acclamait, on leur faisait fête, on s'empressait à leur offrir pain, café, victuailles. Et ce qui redoublait notre satisfaction, c'est que nos petits troupiers nous apportaient des nouvelles, de bonnes nouvelles : la bataille de la Marne, dont nous avions entendu hier le dernier acte, avait refoulé le flot de Germains roulant vers Paris. Nous apprenions peu à peu ce qui s'était passé pendant notre captivité, nous nous sentions rentrer dans la vie nationale. Mais de nos absents, rien encore, et pour longtemps.

*
* *

Ce sentiment de délivrance, malheureusement, ne devait pas être de longue durée : dès l'après-midi de ce radieux dimanche, le combat reprenait au nord de Reims, aspergeant d'obus l'extrémité des faubourgs. Alors commença l'exode de pauvres gens, fuyant épouvantés vers le centre de la ville. Puis, le lendemain, le quartier de l'Hôtel de Ville était systématiquement bombardé. Le même jour, un obus tombait sur un des hôpitaux de la Croix-Rouge, tuant une infirmière et une quinzaine de blessés, — pauvres soldats en voie de guérison et que les canons allemands poursuivent et achèvent!

A partir de ce jour, Reims a vécu sous les obus. Les batteries françaises étant installées tout près de la ville ou dans la ville même, les faubourgs étaient criblés de projectiles adressés à notre artillerie. Certaines familles quittèrent leur quartier, les

unes partaient définitivement, parce que leur pauvre logis était éventré ou effondré, d'autres fuyaient pendant le jour et retournaient chez elles le soir quand le tir s'arrêtait.

Notre hôpital, occupé maintenant en majeure partie par des blessés français, étant tout proche de la zone dangereuse, il fallut abriter nos malades dans la cave, les grands blessés seulement, car tous n'y pouvaient trouver place. Quelles journées ! la descente en civière de nos pauvres opérés, par le petit escalier de pierre tortueux, l'installation de leurs matelas sur de la paille au milieu des tas de houille, les pansements à la chandelle, et l'humidité lourde du caveau ! Et pendant ce temps, les obus sifflaient au-dessus du toit, tandis que nous servions la soupe aux blessés restés dans leurs salles.

Enfin, le mercredi, il fallut évacuer l'hôpital, et notre tâche d'infirmières se trouva suspendue.

A notre vie si active allait, brusquement, succéder une existence de prisonnier.

*
* *

Depuis le bombardement très localisé du lundi, le centre de la ville n'avait pas reçu de bombes. A partir du jeudi, les Allemands entreprirent méthodiquement la destruction de la grande cité champenoise qu'ils convoitaient depuis 1870 et qu'ils n'avaient pu garder que neuf jours.

Cela commença dès l'aube, à 4 heures ; désagréable réveille-matin que ce sifflement sinistre où l'on sent passer la destruction et la mort.

Tantôt les projectiles sifflent longtemps. Ils nous dépassent et nous entendons leur explosion très loin, d'un autre côté de la ville. Pour d'autres, nous sentons à leur passage la violence du courant d'air qui fait voler les ardoises des toits et ils éclatent tout près, avec un fracas formidable.

Et cela continue. Pendant deux heures, les obus se suivent très régulièrement, à une demi-minute d'intervalle. Enfin, vers 6 heures, les canons français ripostent, le bombardement semble arrêté, nous commençons à respirer.

Mais ce n'est qu'une trêve : à 8 heures et demie, les obus recommencent à pleuvoir. Cette fois, nous n'y tenons plus, nous prenons des manteaux, une couverture de voyage, des chaises et une bougie, et nous voilà descendues à la cave.

Notre cave est petite et la voûte est presque au niveau de la

chausssée; un obus pénétrerait facilement jusqu'à nous, et, si l'escalier s'effondrait, notre prison serait sans issue. Cependant, on y sent une sécurité relative et, surtout, le bruit de la canonnade y est très assourdi. Mais que faire dans ce réduit? Nous avons posé la bougie sur une caisse et nous sommes assises là, sans autre occupation que de compter les obus et d'augurer leur direction. Les heures semblent interminables. Aussi, au premier moment de répit, vers 11 heures, nous nous empressons de remonter, pour peu de temps, hélas! car, l'après-midi, nouvel assaut de bombes. Il faut redescendre, mais, cette fois, nous emportons une petite table et une lampe, l'antique lampe à huile qui dans notre enfance a éclairé nos veillées, et dont la douce lumière dissipe l'obscurité lugubre de notre caveau. Nous avons pris de l'ouvrage aussi : de vieux draps à couper en bandes pour nos blessés.

Et pendant trois jours nous vivons ainsi; tantôt les canons tonnent au nord et à l'est de Reims et nous écoutons, oppressées, en songeant à nos soldats; tantôt les obus sifflent sur la ville et nous sentons le danger sur nous, sur tous les nôtres.

Le contraste est saisissant entre le bruit assourdissant des bombes et le silence absolu de la rue où ne passent plus ni voitures ni piétons.

Dans notre cave aussi, le silence est profond, entrecoupé seulement par les exclamations d'effroi de notre bonne quand l'obus tombe près de nous, et par les soupirs de ma mère : « Les misérables, ils ne laisseront rien de Reims! »

De peur d'un réveil comme celui de jeudi, nous transformons le soir notre cave-salon en dortoir, en repoussant la table pour étaler des matelas sur le sol, et nous nous étendons dessus tout habillées.

Il y a cependant des périodes de calme dans la journée : vers onze heures et vers cinq heures, généralement, le bombardement s'arrête et, au bout de cinq à dix minutes, des pas pressés retentissent sur le trottoir, les portes et les volets se rouvrent, des conversations s'échangent d'un côté à l'autre de la rue. Alors nous quittons notre repaire. Bientôt mon frère arrive pour voir si nous sommes indemnes et nous rassurer sur sa famille; c'est lui qui nous apporte les nouvelles du dehors : nouvelles navrantes qui nous font redouter plus encore la prochaine volée d'obus. Jeudi, deux bombes ont saccagé l'un de ses magasins de tissus, tandis que la maison voisine s'effondrait dans son jardin. Dans la rue Cérès, deux maisons brûlent; ailleurs, une grande usine

est en flammes. Vendredi, c'est la Sous-Préfecture entièrement consumée avec toutes les maisons voisines, et la Cathédrale a été atteinte : le carillon, des sculptures, des vitraux sont endommagés!

La journée du samedi s'annonce très calme. Le canon se tait. Ce silence anormal est-il de bon augure? Les aurait-on délogés cette nuit? C'est l'espoir de chaque matin. Tout est si tranquille, vraiment, que ma mère me laisse aller jusqu'à Saint-André. Notre pauvre église paroissiale a cruellement souffert : elle est largement trouée des deux côtés, ses vitraux sont comme des écumoires. Mais le Saint-Sacrifice y est toujours offert, malgré les courants d'air, et plus fréquemment que jamais : des prêtres au teint basané, à l'allure martiale se succèdent à l'autel et, leur messe achevée, sortent de la sacristie en soldats d'infanterie ou en officiers de réserve. Comme elles sont émouvantes ces messes dites par des prêtres-soldats!

Puisque je suis sortie, c'est moi qui, ce matin, irai chercher le pain. Les boulangeries sont fermées et n'ouvrent que deux fois par jour; il faut faire la queue longtemps avant l'ouverture de la boutique et quand la distribution commence, les soldats sont servis les premiers, tout le monde l'admet et les ménagères même le réclament : « Nos soldats d'abord! C'est eux qui nous défendent, il faut bien qu'ils aient à manger. » Mais quand les soldats ont eu leur part, il ne reste plus que quelques pains; et bien des gens doivent attendre la seconde fournée, ou courir toute la ville en quête d'une boulangerie mieux garnie, ou se passer de pain.

C'est ce qui nous attend aujourd'hui : après une station d'une heure devant les volets clos de notre boulangère, la porte s'ouvre enfin; une ruée se produit, puis la foule s'écarte pour laisser passer les militaires, et, au moment où nous allons enfin avoir notre tour, un déchirement violent, presque immédiatement suivi d'une terrible détonation, nous fait courber instinctivement le dos; quelques personnes se jettent à plat ventre sur le trottoir, tant nous avons senti le frôlement de l'obus. A peine avons-nous relevé la tête qu'un second passe de même, allant tomber aussi sur le boulevard, au bout de la rue. Décidément, il est temps de rentrer; le groupe des réclamants se disperse en un instant, et je regagne la maison au plus vite. La lampe était déjà prête et nous voilà de nouveau installées à la cave.

Quelle journée d'enfer que cette journée du 19 septembre! Les obus se succèdent avec une telle rapidité que de l'un à l'autre on n'a pas le temps de reprendre haleine; c'est une véritable grêle de projectiles; dans l'après-midi, mon frère en compte douze en une

minute autour de sa maison. Notre cave s'emplit d'une odeur de poudre et d'incendie. Et cette angoisse dure sept heures sans détente!

Et tout en cousant des bandes de vieux linge, nous pensons avec terreur à ce qui restera de notre pauvre ville; nous pensons à tous ceux qui nous sont chers; et nous pensons à la Cathédrale; ils l'ont détériorée hier, ils vont sans doute la détruire aujourd'hui.

Lorsque enfin, vers 4 heures, la rafale de bombes semble se calmer, je m'empresse de monter au grenier pour inspecter de là-haut l'étendue du désastre.

Tout autour de nous, des fumées d'incendies rougissent le ciel et, ouvrant la lucarne, je cherche avec anxiété la Cathédrale : elle est encore debout, mais je ne la reconnais plus : ses tours semblent plus élevées et se détachent en noir sur un tourbillon de fumée empourprée; derrière ses tours, un vide béant; puis, des arêtes aiguës que je ne connais pas : ce sont les frontons des transepts qui se découpent sur l'embrasement de la toiture effondrée; et enfin, au chevet, une sorte de cage incandescente : c'est la charpente de l'abside dont les poutres de braise ardente tiennent encore ensemble.

Je reste en stupeur devant cette vision fantastique : la Cathédrale flambant comme une torche géante! Et quand je redescends, auprès de ma mère et de ma sœur, j'ai la gorge si serrée, qu'à peine puis-je leur annoncer : « La Cathédrale brûle! » Ma figure bouleversée leur fait deviner le reste; et, étreintes toutes les trois par la même douleur, au fond de notre cave, nous pleurons silencieusement.

La Cathédrale! Il faut être Rémois pour savoir tout ce que ce mot évoque de sentiments complexes. La Cathédrale, pour le touriste, c'est un échantillon merveilleux de l'art du moyen âge. Mais pour nous, Rémois, la Cathédrale est en outre l'âme de notre cité, c'est l'expression de notre idéal commun, le résumé de toute notre histoire locale, le centre de notre vie religieuse. Nous sommes fiers de ses glorieux souvenirs, du rôle qu'elle a joué dans le passé de la France, et il nous semble qu'on prie mieux qu'ailleurs sous ces voûtes où a prié Jeanne d'Arc. Nos pères ont tous travaillé à l'édifier, il nous semble qu'elle appartient un peu à chacun de nous. A Reims, les fidèles ont chacun deux paroisses, la leur et la Cathédrale. Aux jours de fête, sa longue nef est trop petite pour contenir tous les Rémois que convie l'ample voix des bourdons, aujourd'hui muets, et qu'attire la beauté grave de ses cérémonies.

La Cathédrale, si imposante de près, est de loin plus grande encore. Lorsque du haut de la riante colline champenoise où s'adosse notre maison de campagne, nous nous tournons vers la vallée de la Vesle, nous apercevons une large tache grisâtre sur la plaine cultivée : c'est Reims. A peine si l'on distingue ses maisons du sol; des lignes minces s'élèvent verticalement : les cheminées des usines. Mais tout cela serait noyé dans la brume de l'horizon et passerait inaperçu, si, au-dessus, ne s'élevait la majestueuse et calme silhouette de la Cathédrale.

Elle est là, veillant sur la cité, comme une mère poule au milieu de ses poussins, dominant de toute sa hauteur cette ville de 115 000 âmes, qui marque sur la plaine un relief à peine sensible. Lorsqu'au retour d'une absence, au tournant de la voie, la Cathédrale surgit tout à coup, notre cœur bat : voilà Reims. Là où est la Cathédrale, là est Reims.

Et maintenant, faudra-t-il parler d'elle au passé? Faudra-t-il dire : « Elle était » le symbole de notre petite patrie? Nous ne pouvons nous faire à cette idée de destruction.

La toiture enflammée s'est effondrée sur la voûte de la nef; ce poids énorme de poutres calcinées, de plomb fondu ne fera-t-il pas fléchir ce vaisseau si élevé, si élancé qu'il semble fragile? Si la voûte cède, tout l'édifice s'écroulera sous la poussée formidable des contreforts; si elle résiste, le bâtiment restera mutilé, mais réparable.

Pendant deux jours, nous vivons avec cette angoisse et lorsque quelqu'un arrive du centre de la ville, notre première question est : « La voûte résiste-t-elle? » Au bout de quelques jours, les architectes osent se prononcer : la voûte a résisté.

Quels ouvriers étaient donc ces maîtres du treizième siècle qui ont construit assez solidement ce chef-d'œuvre d'architecture pour qu'il pût, après sept cents ans, subir un tel assaut, l'incendie, l'effondrement du toit, l'ébranlement effrayant des obus, et rester debout! Ah! ces maçons, qui travaillaient pour la gloire de Dieu, savaient que la gloire de Dieu ne peut périr, et ils ont voulu faire une œuvre impérissable.

Mais, hélas! notre Cathédrale redeviendra-t-elle jamais ce qu'elle était? La pierre calcinée qui a résisté au poids des matériaux n'éclatera-t-elle pas sous la gelée? Et jusqu'à ce qu'une toiture nouvelle ait rendu au monument ses lignes et son équilibre, notre pauvre Cathédrale défigurée, mutilée, victime muette, protestera contre la violence exercée contre elle.

Pendant sept cents ans, dans sa splendeur, elle s'est élevée

pour bénir Reims et la France. Tant que la paix n'aura pas permis sa restauration désirée, sa silhouette décharnée se dressera pour maudire les barbares destructeurs qui n'ont même pas respecté la maison de Dieu.

*
* *

L'embrasement de la Cathédrale n'est pas le seul désastre de la journée : les bombes lancées aujourd'hui étaient des bombes incendiaires et de tous côtés des maisons brûlent.

Nous n'avions pas encore osé remonter au jour quand mon frère entre, bouleversé : la maison d'une de nos cousines, malade depuis plusieurs jours et couchée dans sa cave, est en feu ; l'escalier s'est effondré ; elle doit être enfermée là avec ses filles, et impossible de pénétrer jusqu'à elles ! Epouvantée, je pars avec lui. Dehors, l'odeur âcre d'incendie monte à la gorge ; les rues sont jonchées de verre cassé qui craque sous les pas ; il nous faut faire un détour pour contourner une maison écroulée, et, dans la rue suivante, la boulangerie devant laquelle je faisais la queue ce matin est en flammes, ainsi que toutes les maisons voisines. Le feu ronfle à l'intérieur et les flammes commencent à lécher la façade à travers les lames des volets fermés ; nous courons en longeant le mur opposé pour éviter les tisons qui volent à travers la rue ; c'est une chaleur de fournaise et, là-bas, l'appartement de notre cousine flambe au-dessus du soupirail clos de sa cave. Pendant qu'un voisin s'efforce d'en briser la fermeture, je cours dans différentes maisons du quartier où ma malheureuse amie aurait pu s'abriter. Le boulevard est désert : les obus y pleuvaient il y a si peu de temps encore ! et partout l'incendie crépite : le temple protestant et les maisons adjacentes forment un immense brasier ; des arbres cassés en deux gisent en travers de la chaussée, des pans de mur éboulés coupent les trottoirs, et les murs portent de larges taches jaunes de picrate incendiaire.

Après une demi-heure de recherches infructueuses, j'apprends enfin que notre parente a pu se réfugier dans les caves d'une maison de champagne voisine, et la joie de la savoir saine et sauve éclaire un instant cette sinistre journée.

Mais que de désastres partout ! Le quartier des affaires, le berceau de la prospérité de Reims, est entièrement en flammes sans qu'on ait l'espoir d'arrêter l'incendie. Les pompiers ne peuvent suffire, les obus ont crevé les conduites d'eau et un vent d'ouest assez vif propage rapidement l'incendie. Il semble qu'on

ne soit plus en sûreté nulle part. Puis, Reims ayant encore, malgré tout, quelques maisons debout, rien ne prouve qu' « ils » n'achèveront pas demain ce qu'ils ont commencé depuis trois jours. Aussi mon frère vient-il nous prendre le soir pour nous emmener avec sa famille dans une des caves de vins de Champagne qui sont, depuis le commencement de la semaine, le refuge de la population rémoise.

*
* *

Depuis huit jours, à chaque reprise du bombardement, nous voyions passer sous nos fenêtres des familles affolées, les bras chargés de provisions et d'oreillers, et s'interpellant les unes les autres : « Nous allons chez Werlé. — Nous, chez Rœderer. — Venez donc chez Lanson! — Non, nous sommes chez Krug... » Ainsi chacun choisissait ses caves. Notre choix, à nous, fut fixé par le fils de notre concierge qui, employé dans une de ces maisons, nous servit d'introducteur.

Point n'était besoin, d'ailleurs, de protection : les chefs des maisons rémoises, presque tous sous les drapeaux, avaient laissé l'ordre de mettre leurs vastes caves à la disposition de tous, et bien des pauvres gens des quartiers les plus menacés passent là, à l'abri, les jours de tourmente. Dans plusieurs de ces maisons, les malheureux qui se sont enfuis sans rien pouvoir emporter, reçoivent même, les premiers jours, une distribution de soupe chaude.

Nous allions connaître aussi cette vie souterraine de Reims.

A une trentaine de marches au-dessous du sol, les longues galeries voûtées s'allongent parallèlement; comme les boxes d'une écurie, de petits murs de ciment séparent les cases où sont rangées les bouteilles; quelques cases sont vides; dans d'autres, le tas n'occupe que la moitié de la chambrette; et c'est là que s'installent les réfugiés. D'un bout à l'autre de la galerie, devant les tas de bouteilles et dans les caveaux ménagés dans les murs, des groupes d'hommes et surtout de femmes et d'enfants se serrent autour de bougies, de petites lampes, et font la cuisine sur des réchauds à l'alcool. Et, dans cette obscurité, ces figures éclairées de flammes vacillantes, ces gens qui, installés depuis plusieurs jours, se sentent déjà chez eux et agissent comme chez eux, forment un tableau qui pourrait tenter un Rembrandt par ses effets de clair-obscur, un Téniers ou un Van Ostade par le pittoresque des détails familiers. La toilette des enfants se fait

auprès de la marmite où mijote une soupe à l'oignon; des chiens rôdent à l'entour, et des matelas empilés sont prêts pour la nuit contre les tas de bouteilles. Et on cause, on s'interpelle, les enfants crient..., l'endroit est trop bruyant pour nous; d'ailleurs, toutes les places sont prises, et notre guide nous fait descendre aux secondes caves, à soixante-quatre marches de profondeur.

Ici, c'est le silence et l'obscurité. Reims pourrait être à nouveau bombardé, nous n'entendrions qu'un bourdonnement lointain. Avec une famille amie qui nous accompagne, nous nous établissons dans un caveau profond, meublé d'un seul porte-bouteilles. Les murs et le sol sont humides, une douche d'air froid tombe d'un essort, pourtant c'est le meilleur endroit de la cave et nous en prenons possession. Nous n'avons pas encore dîné et, dans la hâte du départ, nous n'avons emporté que du pain et quelques pommes de terre que nous faisons cuire à l'eau sur une lampe à alcool. Après ce maigre repas, nous nous organisons pour la nuit : assis sur des paniers à bouteilles renversés, enveloppés de manteaux et de châles, nous nous serrons les uns contre les autres pour nous préserver du froid, mais l'humidité des murailles auxquelles nous sommes adossés nous glace les épaules et nous raidit les reins; quant aux paniers dont les osiers saillants s'incrustent dans les chairs, nous en garderons longtemps le souvenir! De temps en temps, l'un de nous se lève, s'étire, se frictionne les membres, puis se rassied en soupirant, car nous sommes comme des sardines en boîte : impossible de quitter sa place. Impossible aussi de fermer l'œil, et la nuit s'écoule avec une lenteur désespérante.

A 5 h. 1/2 du matin, nous renonçons décidément à dormir. Mais la journée est presque aussi longue que la nuit; à l'immobilité près, elle est aussi froide et aussi obscure. Les obus tombent encore, il faut renoncer à sortir : nous n'aurons pas aujourd'hui la messe du dimanche. Nous lisons notre office derrière le porte-bouteilles et l'interminable journée se passe en conversations monotones dont les Allemands et les bombes font tous les frais, et en promenades, deux à deux, dans l'étroite allée que laissent entre eux les tas de bouteilles, sous la longue galerie qui s'ouvre en face de notre caveau. A midi, le repas vient faire diversion : nous nous groupons sur nos paniers, autour d'une caisse servant de table, et à la lueur d'une bougie nous mangeons, comme hier soir, du pain et des pommes de terre cuites à l'eau.

Une jeune femme de notre groupe a un bébé de huit mois, un

enfant délicieux, qui rit à nos bougies fumeuses comme il riait au soleil; on le promène, lui aussi, tout du long de l'allée des bouteilles, dans la petite voiture blanche qui lui sert en même temps de berceau.

Vers la fin de la journée, nous remontons enfin à l'air libre; c'est la trêve du soir; on ne canonne plus; nous en profitons pour aller chercher à la maison un supplément de couvertures et quelques provisions. D'autres personnes ont poussé jusqu'au centre de la ville et les nouvelles qu'elles rapportent sont navrantes : la place Royale, restée inachevée depuis le dix-huitième siècle, et qui depuis deux ans avait été terminée conformément au plan de Legendre, est brûlée sur trois côtés; tout un côté de la rue Cérès est brûlé; l'hôpital de l'Union des Femmes de France est entièrement brûlé; on a pu sauver les blessés en les emportant, sous les bombes, aux caves Irroy; le quartier du commerce de tissus achève de se consumer. Plusieurs de nos parents et amis ont eu leur habitation complètement détruite; quelques-uns étaient absents : à leur retour ils ne retrouveront que des ruines pour logis, et tout leur passé n'est plus que cendres. Ah! si les obus allemands ne s'entendent pas de nos caves, leurs méfaits ne peuvent y être oubliés.

Pour éviter le supplice du panier, nous essayons, cette nuit, de nous étendre sur les couvertures que nous avons rapportées; des caisses à champagne nous servent de traversins; ce n'est certes pas moelleux, cependant nous parvenons à nous assoupir.

Heureusement, la matinée est calme et nous pouvons nous dégourdir et nous réchauffer en allant chez nous faire notre toilette. L'accalmie se prolonge. La journée s'écoule et Reims n'a pas reçu de bombes. Encore une mauvaise nuit à passer et, demain peut-être, nous pourrons regagner notre domicile. En effet, le lendemain, au retour d'une petite promenade au grand air, nous trouvons les premières caves évacuées; chiens, enfants, matelas et cuisines, tout a disparu; et le chef de cave nous demande si nous ne pourrions pas laisser libres aussi les secondes caves pour le travail des ouvriers. Nous nous empressons d'accéder à son désir qui répond si bien au nôtre, et nous replions notre campement que des apports successifs ont rendu presque confortable.

Quelle joie de revenir à la lumière, de respirer l'air tiède, et surtout de retrouver notre chez nous! Hélas! tant d'autres ont perdu le leur à jamais... Nous ne pouvons nous réjouir d'avoir conservé le nôtre qu'à condition de le partager. Mais le moment

est-il bien venu d'ouvrir notre logis à notre parenté et sommes-nous assurées d'y être en sécurité désormais?

*
* *

Dès le soir, au moment de nous coucher, des coups de canon si retentissants se font entendre que, ne sachant quelle surprise ces aboiements monstrueux nous préparent, nous nous étendons sur nos lits, tout habillées, prêtes à nous lever à la moindre alerte.

Pourtant la nuit s'achève sans trouble, la journée se passe, agrémentée seulement de quelques obus vers le soir.

Toute la nuit suivante, les canons tonnent, ces canons dont la voix éclatante nous avait inquiétées hier, et qui nous rassurent aujourd'hui parce que nous avons appris que ce sont les canons de notre marine.

Cependant, dans l'après-midi, le sifflement des obus vient encore alterner avec les coups de canon. Le danger reste le même; sur les instances de mon frère, nous refaisons notre bagage et nous repartons pour les caves. Mais nous avons trop souffert du froid pendant notre premier séjour; et puisque nous avons le choix, nous préférons nous réfugier dans une autre maison de champagne où nous savons retrouver des amis.

Nous voilà donc de nouveau encavées! Mais notre lieu de refuge est, cette fois, moins lugubre : nous sommes en premières caves, il fait moins froid; des bougies brûlent en permanence au croisement des allées qui coupent transversalement les trois nefs parallèles; au delà de ces trois nefs, une vaste salle centrale, dénommée « la Crypte », avec sa voûte arrondie soutenue par des piliers massifs, ressemble vaguement à quelque temple hindou.

Notre installation est presque luxueuse : devant un tas de bouteilles, entre deux petits murs de ciment, nous avons deux matelas côte à côte, deux matelas pour trois! Et notre provision de cacao, de riz, de nouilles pourra nous alimenter longtemps.

Mais ce que nous apprécions plus que ce confort matériel, ce sont les compagnons que nous trouvons dans ces caves. Notre case est voisine de celle du pasteur protestant et de sa femme, dont la maison, englobée dans l'incendie du Temple, est complètement consumée sans qu'ils aient pu en sauver quoi que ce soit. Leurs deux fils sont à l'armée, l'aîné a disparu dans un combat de cavalerie, ils n'ont pu avoir sur lui aucun renseignement; malgré ces terribles épreuves, leur sérénité grave, leur activité au service des autres fait notre admiration. D'autres familles protestantes sont réunies

là; des familles qui, en dépit de leur grande fortune, sont réduites aujourd'hui, comme les pauvres gens des faubourgs, à chercher ici un abri, leurs maisons n'existant plus ou étant trop exposées aux bombes.

Nous retrouvons là une des infirmières de notre hôpital, catholique fervente, excellente personne dont tout le monde est l'obligé, tant elle met au service de tous son ingéniosité et son entrain. Puis, tout un groupe de jeunesse : des jeunes filles, quelques enfants; des familles des environs obligées de quitter leur commune à l'arrivée des Allemands et qui s'attendent bien au retour à ne plus rien trouver dans leurs propriétés.

On se lie facilement dans les caves, où l'on n'a rien à faire que de causer en tricotant, où l'on a l'occasion de se rendre continuellement de petits services. Puis, étant si près les uns des autres, on s'était vite senti comme en famille. Protestants et catholiques vivaient en très bonne intelligence : le soir, le pasteur disait tout haut une prière que les catholiques écoutaient religieusement; et quand, de notre côté, nous nous réunissions pour réciter notre chapelet pour la France ou les litanies des saints, les protestants baissaient la voix pour ne pas troubler nos oraisons.

Le dimanche, le Temple n'existant plus, le pasteur fit le service dans la crypte. Toute la colonie protestante de la ville y assistait, assise en cercle sur des caisses en guise de bancs. Et ces prières à haute voix, ces chants religieux dans cette cave éclairée de bougies longues comme des cierges, reportaient l'esprit aux temps lointains des catacombes. Catholiques ou protestants, on priait très bien dans les caves.

On y travaillait aussi; et un ouvroir pour nos soldats s'y est organisé depuis peu. Dans une autre maison de champagne, une jeune fille faisait la classe à une quarantaine de petits réfugiés. La vie, après les premiers jours de désarroi, reprenait son cours en s'adaptant aux conditions singulières de cet internement sous le sol.

Mais, tout en nous trouvant relativement bien dans ces souterrains, nous y restions le moins possible : il faisait si bon dans la cour, au soleil de septembre, entre les murs tapissés d'ampelopsis au feuillage vert et rouge que nous voyions s'empourprer chaque jour davantage! Pendant que les ouvriers préparaient les tonneaux pour la vendange qui, malgré la guerre, allait pouvoir se faire dans la vallée de la Marne libérée de l'invasion, nous nous promenions en causant, les personnes âgées se chauffaient au soleil, sur des chaises, le long des murs. Puis, soudain, l'odieux sifflement trouait l'air calme, et instantanément, comme

des souris rentrant dans leurs trous, tous les hôtes des caves disparaissaient dans l'escalier. Les personnes nerveuses ne pouvaient réprimer leurs sursauts d'angoisse; les braves ne descendaient qu'au troisième obus. Et, chaque jour, c'étaient les mêmes alertes.

Entre les heures de bombardement, la canonnade ne cessait guère. Tous les Rémois, et surtout les enfants, étaient devenus très experts et discernaient sans hésiter le son des canons allemands du son des canons français : « Ça, c'est eux. » — « Ça, c'est nous. » Et, de fait, j'avais fini par les aimer, nos gros aboyeurs français; leurs quatre coups sonores me semblaient la voix de bons chiens de garde nous défendant contre le traître jappement des obus.

Les mêmes experts en coups de canon se prononçaient aussi avec assurance sur la nationalité des aéroplanes qui, chaque soir, survolaient la ville. C'étaient, pour la plupart, des allemands, et les gens prudents rentraient dès qu'ils paraissaient, car leur présence était un sûr avertissement que le bombardement allait reprendre. Quand la poste fut rétablie, quand le train de banlieue recommença à circuler, des aéroplanes vinrent en repérer l'emplacement exact, et les obus tombèrent autour de la poste et autour de la gare.

*
* *

Car, peu à peu, la vie reprenait, les services publics se réorganisaient, en dépit des bombes qui semblaient faire partie des nécessités fâcheuses de l'existence.

Ce fut un événement de notre vie souterraine quand, le 26 septembre, un ouvrier nous apporta tout ému un numéro du *Petit Journal* de la veille, trouvé dans la rue au bord d'un trottoir! Depuis le 2 septembre, nous n'avions plus reçu de journaux de Paris, et nous ne savions rien du dehors que par des on-dit souvent bien suspects. Aussi ce numéro précieux fit-il le tour des caves, jalousement surveillé de loin par son propriétaire qui tenait à garder sa trouvaille. Nous avons appris, par ce journal, que le bombardement de la cathédrale de Reims avait été publié dans toute la presse européenne et le désastre grossi encore, comme si la réalité n'était pas assez déplorable.

A partir de ce jour, quelques journaux nous parvinrent, avec de longs délais et par rares exemplaires apportés par des voyageurs. Mais la distribution des correspondances privées ne reprit que le

2 octobre. Depuis plus d'un mois, nous ne savions rien de nos absents et nous n'avions rien pu leur faire savoir de tout ce qui s'était passé à Reims. Aussi avec quelle avidité fut reçu le premier courrier! C'étaient pourtant de bien vieilles nouvelles : la plupart remontaient aux premiers jours de septembre, les plus récentes dataient de quinze jours. Ecrire des lettres devint alors la grande occupation des caves; on y écrivait interminablement!

*
* *

Après la poste, le rétablissement du chemin de fer de banlieue aboutissant à la grande ligne d'Epernay à Paris, rendit possible la sortie de Reims, et un nouvel exode se produisit, comme à l'approche des Allemands. Ce n'était plus maintenant la crainte d'événements incertains, vaguement pressentis, qui faisait fuir les Rémois; c'était la lassitude d'un état de choses devenu habituel, mais auquel leurs nerfs ne s'habituaient pas.

L'exemple gagnant de proche en proche, on nous pressa de partir aussi, nous alléguant que les hôpitaux étant fermés, la vie hors des caves impossible, nous menions à Reims une existence inutile. Ces raisons ne nous satisfaisaient pas. Ceux qui pourraient partir et qui restent ne nous semblent pas inutiles; ils sont un réconfort pour ceux qui voudraient partir et ne le peuvent pas, un antidote à cette fièvre d'évasion, si contagieuse, qui a parfois atteint ceux qui auraient dû tout faire pour s'en préserver.

Puis, quand on a déjà subi vingt-quatre jours de bombardement, n'est-on pas en état d'en subir davantage? Le tout est de faire dès la première bombe le sacrifice de sa vie et l'abandon de ses biens; l'émotion alors est moins grande à sentir continuellement passer la mort.

Des nécessités de famille nous obligèrent néanmoins à partir. Il fallut prendre congé de nos compagnons, désolés de la dispersion de notre petit groupe; dire adieu à notre maison encore debout et que peut-être nous ne retrouverons plus au retour; puis, enfin, abandonner notre pauvre ville agonisante.

Pendant longtemps, de la route qui monte pendant des kilomètres, nous nous sommes retournées vers elle, c'est-à-dire vers son symbole, vers la haute silhouette amaigrie et navrante, mais encore debout, de la Cathédrale, la grande blessée de la guerre. Allaient-ils l'achever, elle aussi? et sera-t-elle encore là pour nous accueillir maternellement quand nous reviendrons?

Et lorsqu'après l'avoir perdue de vue, nous descendons dans la

vallée de la Marne où il ne tombe plus d'obus, nous sentons, non le soulagement d'être à l'abri du danger, mais l'humiliation de nous y être dérobées.

Nous voilà maintenant comme ces pauvres gens que, depuis le début de la guerre, nous avons vu passer avec tant de compassion : Italiens de Briey, Belges de Charleroi, Ardennais de Mézières, Charleville et Rethel. Nous sommes des exilés, des sans-foyer, et, profitant d'une côte pour mettre pied à terre, nous nous rapprochons avec sympathie de deux femmes qui suivent la même route que nous, poussant devant elles une voiture d'enfant; elles ont quitté Verdun menacé, dès le début de la guerre, et sont allées se réfugier à Villers-Cotteret; les Allemands approchant, elles se sont dirigées sur Soissons; mais Soissons envahi, elles sont venues s'échouer à Reims pour y subir le bombardement qu'elles avaient voulu éviter chez elles.

Et maintenant, sans abri, elles fuient plus loin, sans savoir où, leur petit ballot sous le bras et les enfants dans la voiture...

*
* *

Nous avons su que, depuis notre départ, Reims et la cathédrale avaient continué à recevoir des obus et notre cœur de Rémoises en a saigné. Mais quelque chose nous soutient et nous relève : nous sommes fières que notre ville ait été sacrifiée aux nécessités de la guerre et appelée ainsi à contribuer à la victoire. Et quand elle viendra, cette victoire attendue de tous les Français, nous aurons la joie de penser que nous avons notre part au triomphe, nous, les bombardés de Reims et d'ailleurs, puisque, comme nos soldats, nous avons eu à souffrir pour la France.

Alice Martin.

PARIS. — L. DE SOYE, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

LE

CORRESPONDANT

QUATRE-VINGT-SIXIÈME ANNÉE

Paraît le 10 et le 25 de chaque mois

PARIS, DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER :

UN AN : **35** FR. — SIX MOIS : **18** FR. — UN NUMÉRO : **2** FR. **50**

Le *Correspondant* a publié, depuis 1910, — en dehors de ses nombreux « essais » de littérature, d'art, de sociologie, etc., etc., — les importantes séries d'articles du général Maitrot sur les questions militaires, et de M. Moysset sur l'Allemagne; la suite si remarquée des *Points de vue* des divers pays européens au sujet de la guerre des Balkans; l'enquête de M. André Chéradame sur les pays d'Orient; les fortes études signées *** sur les fluctuations de la politique étrangère.

Il devait à ses traditions de continuer assidûment, malgré les angoisses de la guerre, à remplir son rôle d'éclaireur indépendant et spécialement documenté. Il n'y a pas manqué, et ses livraisons, depuis le mois d'août dernier, ont donné, entre autres, les articles suivants :

— l'Esprit public et la situation en Angleterre (25 août);
— l'Esprit public en Russie (10 septembre);
— l'Esprit public dans les Colonies anglaises (10 octobre);
— l'Esprit public et la situation en Suisse (25 octobre et 10 novembre);
— l'Esprit public et la situation en Italie (10 décembre);
— le Peuple belge et la guerre (10 novembre);
— la Violation de la neutralité belge (10 décembre);
— la Situation financière de l'Allemagne et les premières manœuvres de sauvetage (25 septembre);
— la Guerre britannique à l'industrie et au commerce allemands (25 octobre);
— les Conséquences économiques de la guerre (10 et 25 novembre);
— les premières Leçons de la guerre navale (25 novembre);
— une série d'Études sur les ouvrages de Daniel Frymann, Von Unger, Frobenius, etc.;
— des articles sur la Lorraine et l'Alsace par le chanoine Collin, ancien directeur du *Lorrain*, de M. Anselme Laugel, ancien député au Landesausschuss, et de M. Paul-Albert Helmer;
— des Impressions vécues de guerre et d'ambulances;
— des Silhouettes de guerre, etc., etc.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS, 31, RUE SAINT-GUILLAUME